

Stéphane Audoin-Rouzeau, « Histoire du combat, histoire du corps, XIX^e-XXI^e siècle », communication à la journée d'étude organisée par le Centre d'histoire de Sciences Po et France-Stanford Center for Interdisciplinary Studies, 21 mars 2011, *La violence en Europe au XX^e siècle*.

Histoire du combat, histoire du corps XIX^e-XXI^e siècle

Mon idée, ici, est moins de prétendre énoncer un ou des « savoirs » sur la violence de guerre, que de poser un certain nombre de questions à l'emplacement de ma frontière de recherche personnelle (là où j'hésite et tâtonne depuis des années... (*Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne*, paru au Seuil en 2008, comme rapport d'étape dans ce tâtonnement). Si je me sens très mal assuré concernant mon point d'arrivée, au moins le suis-je à peu près concernant mon point de départ. Il pourrait tenir dans cet avertissement de l'anthropologue Pierre Clastres, émis dans les années 1970 et réservé initialement aux sociétés « primitives » (mais que je fais mien pour nos sociétés occidentales et tout particulièrement européennes du XX^e siècle) : « Se tromper sur la guerre, c'est se tromper sur la société ».

Je pense, en effet, que la compréhension de ce qui se joue dans la guerre – dans la violence de guerre tout particulièrement – est essentielle à notre compréhension du social de manière plus générale. Et de ce point de vue, je me dresse en faux contre le déni (au moins partiel) qui souvent touche un tel objet dans le champ des sciences sociales. Et également contre la suspicion qui peut s'attacher à ceux qui cherchent à l'explorer.

Mais la violence de guerre, c'est évidemment un objet très large, et c'est pourquoi l'approche que pour ma part je tente de mettre en œuvre passe par ce que j'appelle le « corps guerrier ». Soit les *corps dans la guerre* : à la fois les corps dans le combat (sur lesquels je me centre plus particulièrement), mais aussi les corps de ceux qui ne combattent pas, inséparables des précédents, et qui constituent les cibles du massacre de guerre au XX^e siècle.

Les corps dans la guerre, les corps dans le combat :

C'est la fausse simplicité, la fausse évidence d'un tel objet (« le corps ») qui pose le premier problème. Alain Corbin, dans *l'Histoire du corps* (Seuil, 2005), a bien entrevu la difficulté : « Le corps est une fiction, un ensemble de représentations mentales, une image inconsciente qui s'élabore, se dissout, se reconstruit (...) sous la médiation des discours sociaux et des systèmes symboliques. » Précisément, un objet comme l'activité guerrière permet de percevoir immédiatement cette forme d'indéfinition du corps en tant qu'objet d'analyse :

- que l'on songe, par exemple, à l'écart entre le corps combattant érotisé (et il l'est souvent : voir l'homo-érotisme si sensible des corps américains en Afghanistan par exemple...) et le corps combattant frappé par la douleur extrême de la blessure, qui peut conduire le sujet à vouloir être débarrassé de son propre corps : ce sont là deux perceptions radicalement contraires, et c'est pourtant un même corps.

- Que l'on songe à la question des « membres-fantômes » des amputés, membres qui « n'existent plus » mais qui pour le sujet continuent d'exister dans son schéma corporel (Paul Schilder).

- Que l'on songe aux « camptocormies » des combattants de la Première guerre mondiale : ces soldats dont le corps ne pouvait plus se redresser (ou s'asseoir, ou tenir en équilibre...) alors qu'ils n'avaient subi aucune blessure : c'est la gravité de l'atteinte psychique, et elle seulement, qui produisait ce phénomène de somatisation extrême, capable de faire passer le sujet d'*un corps dans un autre*, si l'on peut dire.

Cette question du corps guerrier est rendue encore plus délicate par plusieurs difficultés de taille, d'ailleurs étroitement liées. Tout d'abord, sous bénéfice d'inventaire, il me semble qu'il existe une anthropologie et une sociologie du corps, l'une et l'autre beaucoup plus avancées que la discipline historique dans l'approche de leur objet, la corporéité. Il est vrai que l'une et l'autre bénéficient sur ce point d'une sédimentation de longue durée : je ne sache pas que les historiens aient jamais pu s'adosser à un texte fondateur comme celui que Marcel Mauss donna dès 1934 à la Société de psychologie (« Les techniques du corps ») et dans lequel le neveu de Durkheim passe en revue et classe les techniques à travers lesquelles le corps devient son propre instrument. Des critiques importantes sont émises aujourd'hui sur ce texte qui reste fondamental : elles portent sur le fait qu'envisager le corps sans instrument est dépourvu de sens, d'autant que le

corps *incorpore* toujours les instruments qu'il utilise, comme l'avait remarqué Paul Schilder dès l'entre-deux-guerres. Et l'on voit bien tout ce que cette simple remarque implique, à la guerre, en termes de relation entre l'arme et le corps, pour ne prendre que cet exemple. C'est ainsi que les travaux les plus aboutis sur cette question du corps – par exemple ceux de l'anthropologue Jean-Pierre Warnier –, nourris par les apports très récents des neuro-sciences, soulignent les progrès considérables accomplis par d'autres sciences sociales dans leur manière d'appréhender la corporéité. Ainsi Jean-Pierre Warnier suggère-t-il que le corps doit être toujours étudié *en mouvement*, et il propose d'appeler « pratiques sensori-affectivo-motrices » [*sensori-affectivo-motor conducts*] tout ce qui a trait au mouvement corporel. L'implication est importante dès lors que l'on touche aux « usages guerriers du corps » : l'action motrice est ici essentielle lorsque le corps se voit confronté aux redoutables matérialités du combat ; essentielles également les pratiques sensori-affectivo-motrices quand l'arme et son maniement sont en jeu, par exemple. Seulement voilà : pour des raisons qu'il serait trop long de détailler ici, l'anthropologie du corps s'intéresse très peu à la violence de guerre, et moins encore au corps guerrier.

Inversement, si les historiens ont partie liée avec la guerre et sa violence depuis les origines de la discipline, les historiens de la guerre me paraissent s'intéresser fort peu au corps, sans doute parce que selon moi, ils persistent à regarder la guerre de trop loin. Avant *l'Etrange défaite* de Marc Bloch, rédigée à l'été 1940, il me semble que l'on trouverait difficilement une remarque profonde sur le corps guerrier sous la plume d'un historien contemporain. Encore que les remarques de Marc Bloch sur ce thème ne sont-elles pas ce qui fut généralement retenu de son témoignage de combattant et d'historien.

Les choses sont aujourd'hui quelque peu différentes, et l'on sait la place qu'occupe la corporéité combattante dans les ouvrages de John Keegan, Victor-Davis Hanson ou Richard Holmes, pour ne citer que ceux-là. -Pour autant, le corps guerrier qu'ils évoquent à travers des analyses souvent remarquables de la guerre au ras du sol et des pratiques combattantes a ceci de décevant qu'il est avant tout un corps-mannequin. Un corps habillé et armé de manière différente selon les époques, en quelque sorte. Un corps invariant, si l'on ose dire. Ardant du Picq, dans ses fameuses *Etudes sur le combat* publiées après sa mort en 1870, ne pensait pas différemment : « l'homme ne change pas, il ne peut pas changer ».

Or, au plan corporel, rien n'est plus faux que d'imaginer un « corps standard » combattant (ou non combattant) : faire une telle erreur, c'est dés-historiciser les corps. Mais, par une

malédiction particulière, il se trouve que ce sont les meilleurs historiens de la guerre qui la commettent. En fait, ce ne sont jamais *les mêmes corps*, combattants ou non ; ce ne sont jamais les mêmes pratiques motrices (ex. marcher/courir/nager) ; ce ne sont jamais les mêmes objets qui ont été incorporés dans le schéma corporel (uniformes, armes) et ayant suscité en retour des pratiques motrices elles-mêmes spécifiques ; ce ne sont jamais non plus les mêmes seuils de douleur (ex. amputations à vif sur le champ de bataille napoléonien).

Cette remarque faite, on mesure la difficulté de la tâche au plan historique : car il s'agit alors de mener l'étude de la corporéité combattante sans jamais perdre de vue la spécificité irréductible de chaque configuration guerrière. La tâche est évidemment immense, peut-être insurmontable. En outre, une question évidemment se pose : à quoi bon ? Pour quoi faire ? Pour quels effets de connaissances s'intéresser de cette manière à la corporéité guerrière ?

En ce qui me concerne, je m'intéresse au corps guerrier moins pour lui-même (et ceci me sépare des anthropologues et sociologues du corps qui entendent étudier cet objet en tant que tel) que dans la mesure où il me semble que la corporéité peut constituer une voie d'accès privilégiée vers le fait guerrier en tant que tel, une voie d'accès vers ce qui s'y joue selon moi d'essentiel. Ainsi s'agirait-il de « passer par les corps », en quelque sorte, pour tenter de mieux atteindre la guerre elle-même, et tout ce qui s'y joue au ras du sol, qui est le niveau qui m'intéresse.

Il me paraît, en effet, assez évident que la guerre soumet les corps à des traitements extrêmes, eux-mêmes extrêmement variés : pour les corps – corps combattants et si souvent non-combattants – la guerre constitue un « passage à la limite ». Or, je suis persuadé que tout passage à la limite reste essentiel à notre compréhension du social de manière plus générale, et c'est en cela qu'appréhender la violence de guerre permet sans doute d'appréhender davantage que cette violence elle-même. Comme le disait avec beaucoup de justesse Michael Pollak : « Toute expérience extrême est révélatrice des constituants de l'expérience normale, dont le caractère familier fait souvent écran à l'analyse. »

Quant au fait de centrer l'analyse sur les corps, rien ne me paraît plus justifié dès lors que l'on prétend étudier la violence de guerre. Si toute vie sociale ne peut se concevoir sans une dimension incarnée, à la guerre ce sont *avant tout* les corps qui attirent le regard : ce sont des corps qui s'affrontent, se blessent, se tuent ; ce sont des corps qui se confrontent aux matérialités

redoutables du danger létal. On touche ici au « socle purement biologique de l'existence » (Françoise Héritier), « on touche le roc » (Marcel Mauss).

Mais mettre ainsi en exergue la corporéité guerrière ne saurait suffire. Reste à déterminer les lieux où porter le regard, les emplacements où diriger la focale.

A cet égard, il me semble que plusieurs leçons d'attention sont possibles. Concernant l'activité de combat, cinq emplacements me paraissent essentiels :

1- La question du « dressage du corps » combattant me paraît déterminante, ne serait-ce que pour éviter la tentation de l'essentialisation des corps que je soulignais plus haut. Du point de vue corporel, en raison des effets croissants du feu, la guerre moderne a vu le passage du « corps redressé » (Georges Vigarello) – corps redressé qui constitue la norme au combat en Europe au début du XIX^e siècle et auquel s'attache un *ethos* du combat absolument essentiel – au corps couché, devenu la norme dès le début du XX^e siècle (guerre russo-japonaise de 1904-1905).

Or, ces techniques du corps guerrier, ces choix en termes d'*hexis* corporelle au combat, sont issues de l'apprentissage de pratiques motrices qui ont joué et continuent de jouer en retour un rôle capital dans l'image même de la guerre. Cette question de l'*hexis* constitue un point d'autant plus essentiel à historiciser que les techniques nouvelles du corps combattant continuent de coexister avec l'apprentissage d'un « ordre serré » issu des armées de l'époque moderne. Un « drill » désormais sans rapport aucun avec sa fonction performative initiale. (voir photos du drill des insurgés libyens en 2011).

2- Les pratiques motrices ne se déploient pas à la guerre dans des lieux « neutres » du point de vue de ces pratiques elles-mêmes et des contraintes qu'elles exercent sur les corps. Que l'on songe, par exemple, aux couples antinomiques désert/ville, forêt/steppe, plaine/montagne, froid/chaud, sec/humide et à tout ce que cela implique en termes de techniques du corps combattant. Mais que l'on songe aussi à quelques artefacts décisifs : les barbelés, par exemple, entrés dans la pratique de la violence de guerre assez tardivement (à la fin du XIX^e siècle), au titre de contrôle des corps (corps des animaux à l'origine, puis très vite corps combattants, corps des prisonniers, corps des civils) : une histoire de la corporéité guerrière au XX^e siècle se conçoit-elle sans l'historicisation d'un tel objet ? D'autant que lui aussi a modifié en profondeur nos représentations mêmes de la guerre.

3- Il me semble ensuite que la plus grande attention doit être portée aux objets « incorporés », et ce d'autant plus qu'ils restent le plus souvent inaperçus des historiens : je veux parler des armes et des uniformes, si connus des collectionneurs, si négligés par les historiens du fait guerrier. Il me semble au contraire que l'uniforme – et plus largement tout ce qui a trait à l'habillement combattant – mérite d'occuper une place déterminante dans toute anthropologie historique du corps guerrier. Dans ses relations aux pratiques motrices, d'une part, dans les représentations des acteurs de la guerre, d'autre part (l'uniforme touche à l'emblématique), dans les représentations de la guerre elle-même enfin, l'uniformologie constitue un champ de recherche qu'il me paraît nécessaire de réinvestir systématiquement.

De même pour les armes. Toute anthropologie historique du corps guerrier ne peut s'affranchir sur ce point d'une histoire des techniques qui malheureusement fait largement défaut. L'arme surdétermine les pratiques motrices ; elle est investie d'affects extrêmement puissants (pratiques sensori-*affectivo*-motrices) ; elle contamine d'autres usages guerriers du corps (les viols commis par des soldats avec leur arme : My Lai en mars 1968). Pourquoi une histoire de ces objets si importants que sont les armes – d'objets en relation étroite avec les corps, incorporés aux corps – ne serait-elle pas « enlevée » aux « amateurs d'armes » et reprise à leur compte par les spécialistes des sciences sociales ? (par exemple, les bâtons de berger Bisesero, qui ont servi à la lutte contre les tueurs en 1994, au Rwanda).

4- Dans la continuité avec le point précédent, il me semble que tout ce qui touche à l'atteinte au corps doit faire l'objet d'une attention très particulière.

- L'atteinte par la fatigue physique et, bien entendu, psychique (indissociable de la première).

- L'atteinte à la barrière anatomique : les modalités de la blessure, les parties du corps blessées et les affects spécifiques qui s'y attachent, la brutale visibilité de l'intérieur du corps.

- La visibilité du sang (voir Françoise Héritier et l'importance à ses yeux du sang versé – à la chasse, à la guerre – dans la construction de la barrière du genre). Et inversement, les formes spécifiques de terreur qui s'attachent à l'atteinte corporelle sans ouverture de la barrière anatomique (les gaz, l'atome).

- L'atteinte par les pratiques de cruauté : je songe particulièrement à la torture en tant qu'infliction, via la douleur corporelle, d'un traumatisme psychique intentionnel visant à faire entendre un message à l'ennemi.

5- Enfin, le traitement du cadavre – cadavre de l'ennemi, cadavre des amis – constitue une question évidemment essentielle de toute histoire du corps guerrier. On songe bien sûr aux questions d'inhumation et d'accompagnement de la mort. Mais il faut songer aussi à ce point si souvent aveugle de l'historiographie de la guerre : ce que l'anthropologue colombienne Maria Victoria Uribe nomme la « manipulation des corps » et qui désigne la découpe, souvent hautement ritualisée et théâtralisée, du corps adverse : ces pratiques de vivisection restent généralement inaperçues (v. leur rejet à la marge sous le vocable d' « atrocité »), là où elles mériteraient au contraire de figurer au centre de toute réflexion sur la corporéité guerrière.

Comme le disait l'anthropologue Mary Douglas, « ce que l'on sculpte dans la chair humaine, c'est une image de la société ».

En conclusion, je me permets donc de proposer à la discussion ces quelques pistes de travail. Comme vous le percevez fort bien, il s'agit là d'un programme de recherche difficile à réaliser. D'autant qu'à la difficulté de documenter un effort historique en ce domaine, s'ajoute le fait qu'il peut être intrinsèquement difficile, voire destructeur, de travailler sur de tels sujets. Pour autant, en un tel domaine, je crois utile de proposer au moins une « leçon d'attention », au service d'une écriture de la guerre et de sa violence au plus près des pratiques et des acteurs sociaux. En ce qui me concerne, je reste persuadé qu'une compréhension profonde du fait guerrier est à ce prix.